

La mentalité paysanne en France sous l'ancien régime (XVI^e-XVIII^e siècle)

Claude Galarneau

Volume 14, numéro 1, juin 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302027ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302027ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Galarneau, C. (1960). La mentalité paysanne en France sous l'ancien régime (XVI^e-XVIII^e siècle). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 14(1), 16-24.
<https://doi.org/10.7202/302027ar>

LA MENTALITÉ PAYSANNE
EN FRANCE
SOUS L'ANCIEN RÉGIME (XVI^e-XVIII^e SIÈCLE) *

Dans un ouvrage demeuré classique, Gaston Roupnel écrivait que la création de la campagne est l'œuvre caractéristique de notre Occident, la nature et l'esprit de sa civilisation, aussi particulière à l'Occident que le développement de la *πολις* fut propre aux sociétés méditerranéennes, civilisation strictement rurale, dont les villes ne sont qu'une fondation tardive.¹

Aussi loin que l'on remonte en effet dans le temps, depuis la France moderne jusqu'à la Gaule préromaine, on rencontre la même campagne, inscrite dans les mêmes cadres millénaires. Le *fondus* gallo-romain s'est superposé à la chefferie celtique,² la paroisse et la seigneurie médiévales ont remplacé le *fondus* et la commune rurale actuelle a gardé à peu près la même superficie que la paroisse et le *fondus*. La stabilité « multimillénaire » de cette portion de territoire lui vient avant tout de ses origines économiques. Cette unité comprend, depuis la chefferie celtique jusqu'à la commune contemporaine, des terres de toute nature, champs, vignes, prés et forêts, unité économique qui a survécu par sa nature même à tous les changements de régimes politiques aussi bien qu'aux partages successoraux et aux aliénations successives. La paroisse chrétienne trouva en son temps un cadre déjà indissolublement fixé et n'eut qu'à prendre pour limites celles du *fondus*. La seigneurie, qui s'inséra dans le même moule quelques siècles plus tard, pourra se démembrer par les

* Etude présentée à la Réunion générale de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, le 23 avril 1960.

¹ Gaston Roupnel, *Histoire de la campagne française*. 2^eme éd., Club des Libraires de France. S.l.n.d. [Paris, 1955], 8-9.

² Marc Bloch. *Les Caractères originaux de l'histoire rurale française*. (2 vol., Paris, Colin, 1956) II: supplément établi par Robert Dauvergne, 97 ss.

partages et les aliénations, mais la paroisse et la commune garderont les dimensions du *fondus*.³

Depuis l'époque néolithique jusqu'à la révolution industrielle, l'Occident est donc une civilisation essentiellement agraire. Le travail de la terre représente l'occupation la plus universellement répandue. Ce qui implique que les institutions de la France, politiques, économiques, juridiques et sociales se sont développées par et en fonction de l'occupation, de la possession et de la culture de la terre. Seule la terre fournissait aux hommes ce qui leur était nécessaire pour vivre ou survivre. Le christianisme s'est superposé à l'antique civilisation agraire pour la régénérer de sa foi et de sa morale. Pendant trois mille ans environ, le paysan celtique, gallo-romain ou français, a toujours vécu au même rythme des saisons, du jour et de la nuit, à la vitesse immuable de la charrue et des bœufs de labour. Arrivé aux temps modernes, l'habitant des campagnes de France demeure toujours un « agrarien », dont l'univers mental est avant tout celui du terrien. De cette permanence « multimillénaire » s'est élaborée une mentalité, un ensemble d'habitudes d'esprit et de croyances fondamentales des individus et des collectivités.

*

* *

De cette permanence dans les modes de vie est née la tradition, son culte suréminent et sa force contraignante. Les hommes avaient réussi à trouver les modes de vie qui leur convenaient, à développer les techniques qui les rendaient maîtres de la terre, les nourrissaient, les logeaient, les vêtaient, les défendaient contre les bêtes et les protégeaient les uns contre les autres. Le culte de la tradition, qui leur faisait craindre tout ce qui est nouveau ou étranger, vient de ce que les hommes redoutaient par-dessus tout de perdre leur acquis, croyant non sans raison que ce qui est nouveau, la nouveauté sous toutes ses formes, hommes ou choses, s'identifie au mal, aux puissances mauvaises et à leurs conséquences normales, la maladie, la famine

³ Fustel de Coulanges, *L'alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne*, chap. I, cité dans: Emile Mireaux, *Une Province française au temps du grand roi. La Brie*. (Paris, Hachette, [1958], 21-22.

et la mort. Culte de la tradition qu'il faut se garder de confondre avec la routine puisque nul ne connaissait mieux et que la routine n'est que l'exagération de la tradition.

Cette inaltérable soumission aux lois de la nature, aux impératifs du sol et du climat a été fortifiée au surplus par la condition de sujétion qu'a connue le paysan depuis l'époque gallo-romaine jusqu'au XIV^e siècle. De sa condition de serf, le paysan, même affranchi juridiquement, a conservé cet esprit de soumission à son seigneur. Le paysan était de la sorte lié de la double attache à la tradition envers les choses et les hommes. Cela peut nous faire comprendre que les milieux ruraux, milieux qui dépendent toujours du sol et du climat, se montrent plus lents à accepter, même de nos jours, les nouveautés techniques ou morales.

Si les masses paysannes avaient réalisé un certain état d'équilibre, cela ne signifie pas qu'elles aient cru vivre dans un état de perfection. Au contraire, les hommes de la campagne étaient les premiers à sentir toute l'imperfection, toute l'insécurité de leur existence quotidienne. L'insécurité du paysan d'ancien régime est, en effet, aussi constante qu'elle l'avait été auparavant. Les hommes, en un certain sens, vivent d'abord pour manger. Suivant les impératifs de l'économie de suffisance à l'intérieur du village, les habitants dépendent exclusivement de leur terroir, de la récolte de blé, des céréales panifiables que la bonne ou mauvaise température leur permettra d'engranger, à la merci des disettes ou des famines, accompagnées de leurs séquelles accoutumées, maladie, épidémie ou mortalité. Le pain était jusqu'au XVIII^e siècle l'aliment de base de neuf hommes sur dix. Avant l'apparition du chemin de fer, une disette, et plus encore une famine laissaient les hommes sans défense. Il était défendu de vendre son blé, même au village voisin, de peur qu'on n'en manquât soi-même. Une saison de sécheresse ou de pluie, voire même quelques heures de grêle anéantissaient les espoirs des populations. Faute de pouvoir s'alimenter, les habitants des campagnes s'affaiblissaient et devenaient une proie facile à la maladie, à l'épidémie et à la mort. L'histoire des XVI^e-XVIII^e siècles est encore remplie de ces tragédies, de ces mauvaises an-

nées où la moitié de la population de certains villages disparaissait.⁴

A l'insécurité matérielle s'ajoute l'insécurité sociale. En principe, le paysan est toujours encadré socialement et moralement par son curé. Depuis le XIV^e siècle toutefois, le seigneur, noble ou bourgeois, laïc ou ecclésiastique, n'accorde plus guère de protection à ses hommes. Le pauvre peuple, comme dit Vauban, est même davantage opprimé que défendu par son seigneur, quoique celui-ci perçoive des droits plus onéreux que jamais sur celui-là. Le roi est censé par contre avoir remplacé le seigneur dans le rôle de défenseur et de protecteur des peuples, mais le rural n'en connaît que les agents percepteurs d'impôts et les soldats à loger. Du curé, le villageois reçoit beaucoup plus et d'abord l'assistance spirituelle et le réconfort moral, à toutes les étapes de la vie, à tous les moments du jour ou de l'année, moins au XVI^e siècle, davantage à partir du milieu du XVII^e, au moment que la restauration religieuse a commencé de porter ses fruits. Au point de vue de l'assistance matérielle, l'apport est plus faible. Le curé n'est guère plus riche que ses paroissiens, délesté de la dîme qu'il est par le décimateur, ce qui ne lui permet pas d'assurer le service de l'aumône aux indigents, aux veuves et aux infirmes.⁵

L'insécurité sociale est aggravée par d'autres éléments propres à la vie de cette période. Les brigands, les voleurs de grands chemins infestent les campagnes. Les soldats, français ou étrangers, sont souvent de passage. Les troupes françaises sont d'ailleurs bien plus malfaisantes que les autres parce qu'elles viennent plus souvent, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre, guerres étrangères ou guerres civiles, révoltes locales et expéditions punitives. Le passage des troupes est marqué par le pillage, le vol, les voies de fait, le viol et le meurtre. Il arrive

⁴ Au sujet du blé et de la circulation des grains, voir: Ernest Labrousse, *La Crise de l'économie française à la fin de l'ancien régime et au début de la révolution* (Paris, P.U.F., 1944), introduction générale. Sur les épidémies, voir l'exemple de la Bourgogne dans: Gaston Roupnel, *La ville et la campagne au XVII^e siècle. Etude sur les populations du pays dijonnais* [Paris, Colin, 1955], 25-38.

⁵ Voir à ce sujet: Albert Babeau, *Le village sous l'ancien régime* (Paris, Perrin, 1891).

qu'à la seule nouvelle que les troupes s'en viennent, on coupe les ponts, on se barricade dans sa maison, on s'enfuit dans la forêt proche ou se réfugie dans les grottes.⁶

La précarité de la situation sociale du campagnard d'autrefois et la fréquence des catastrophes qui l'affligeaient ont concouru à développer son esprit de travail et de ténacité, de résistance au découragement, son sens de la solidarité, de la collectivité villageoise, que le travail de la terre avait d'ailleurs engendré depuis toujours. Par contre et en même temps, cet état d'insécurité matérielle et sociale avait créé une attitude mentale caractéristique qui s'appelle la peur. La peur domine, et la croyance est générale qu'une menace pèse sur la vie des hommes, sur le bétail ou les récoltes. Tout phénomène inusité peut engendrer la peur, tout est interprété comme un mauvais présage : le galop d'un cheval, la vue d'une étoile filante, le vol d'un oiseau, le cri du hibou, voire même les paroles désordonnées d'un fou. La peur est à ce point présente qu'elle a laissé son nom dans le paysage français, tel ce lac Pavin en Auvergne, lac à l'aspect sinistre, lieu des forces obscures, endroit de l'épouvante, lac de la peur.⁷

La peur peut être réelle ou illusoire puisque, selon la définition du dictionnaire, c'est un sentiment d'inquiétude, en présence ou à la pensée d'un danger. Elle peut germer dans un cerveau mais encore atteindre une collectivité, devenir si intense qu'il n'y ait plus personne qui puisse freiner son instinct de peur par un réflexe ou un mouvement réfléchi. Elle devient parfois une peur-panique, atteint un paroxysme et engendre la levée en masse des hommes en armes.⁸

Parmi les peurs réelles les plus répandues de l'ancien régime, il y a la peur du loup, animal si répandu en Europe et particulièrement en France, pays de forêt, où il vit en hordes nom-

⁶ Eugène Bonnemère, *Histoire des paysans* (2 vol., Paris, Sandoz et Fischbacher, 1874), II, et Roland Mousnier, *Les Révoltes populaires au temps de la Fronde*, *RHMC*, (1958), 81-113.

⁷ Jean Palou, *La Peur dans l'histoire* (Paris, Les Editions Ouvrières, [1958]).

⁸ Telle la grande peur de juillet-août 1789. Voir : Georges Lefebvre, *La Grande peur de 1789* (2^e éd. Paris, S.E.D.E.S., 1956).

breuses. Quand il est affamé, le loup pénètre dans les fermes, dévore les bêtes et attaque les hommes. Si on avait réussi à l'abattre, on le promenait en brouette par tout le village. Promenade du loup qui s'est poursuivi jusqu'au troisième quart du XIX^e siècle. Le loup était, certes, redouté pour sa force, sa cruauté, sa ruse, car il tuait raide. Mais il apportait encore un mal terrible, la rage, dont les blessés mouraient, sinon de la rage elle-même, en tous cas étouffés entre deux matelats par les gens de l'entourage. Peur si effroyable qu'elle en est devenue légendaire, laissant dans le vocabulaire et la littérature orale une trace importante autant que durable.⁹

Autre peur trop réelle que celle des mendiants, déchets de la campagne elle-même ou chômeurs et propres à rien refoulés des villes, craints des ruraux parce qu'ils sont sales, hirsutes, dépenaillés, couverts de vermines, de croûtes ou de plaies. Sans compter qu'aux vrais se mêlent les faux mendiants, les professionnels, qui demandent l'aumône l'épée à la main et qui pillent et qui tuent. La peur des brigands, qui vivent en bande, dirigés par un grand chef ; la peur des bohémiens, réputés voleurs d'enfants et jeteurs de sorts, qui connaissent selon le poète « l'empire familial des ténèbres futures » ; la peur de la peste, de la « mort rouge », qui donne des douleurs aiguës, un vertige soudain, des taches pourpres et la mort sans rémission ;¹⁰ voilà tout autant de peurs réelles.

Aux frontières de la peur réelle et du phantasme, il faut compter la peur des sorciers et des sorcières. Si la sorcellerie des campagnes a bel et bien existé, s'il demeure un certain nombre de phénomènes mystérieux qu'on ne peut pas attribuer à des causes d'ordre naturel, il ne fait aucun doute en revanche que la croyance aux sorciers était le plus souvent une peur illusoire, fille de l'ignorance et de la misère, qui a sévi au cours d'une époque particulièrement troublée. Du XIV^e à la fin du XVII^e siècle, la France subit des bouleversements politiques, économiques, religieux et sociaux. La guerre étrangère et la guerre civile sévissent l'une après l'autre ou en même temps, les révoltes

⁹ Jean Palou, *La Peur* . . . , 39-42.

¹⁰ Jean Palou, *La Peur* . . . , 53-55.

paysannes se mêlent aux tueries des factions religieuses. Ces trois siècles de confusion ont vu fleurir la peur des sorcières et ont engendré l'auto-défense bien connue, la chasse aux sorcières, phénomène essentiellement rural. Des milliers de personnes ont été victimes de cette aberration populaire, boucs émissaires des collectivités en proie au déséquilibre moral.¹¹

Les peurs vraiment illusoires étaient fort nombreuses, enfantées par la seule imagination, et que le folklore connaît si bien, telle que la peur des fantômes, des loups-garous, des feux-follets, toutes croyances nées à la campagne, traits de mentalité essentiellement rurale.

Si la peur était universelle, le paysan ne vivait pas toujours à chaque instant en proie à ce sentiment. Mais il demeurait par contre foncièrement méfiant. Cette méfiance était à ce point ancrée dans son esprit qu'elle transparaisait dans son langage. C'est ainsi que Jacques Bonhomme exprimait rarement un avis sous une forme personnelle, qu'il abritait son opinion derrière un aphorisme d'ordre général. Il estimait le *moi* dangereux et préférait le *on* impersonnel et peu compromettant. Il allait même jusqu'à employer la compromission entre deux personnes, cette formule hybride entre le *je* et le *nous* qu'est le *j'avions*, expression de l'individu qui n'ose pas prendre ses responsabilités, assumer ses propres opinions, qui se dérobe derrière les autres en se confondant avec eux.¹²

L'habitant des campagnes n'a pas que des peurs. Il a besoin de se récréer, il sait se détendre et il apparaît même aux voyageurs étrangers comme foncièrement gai en dehors des travaux des champs. Les occasions ne lui manquent d'ailleurs pas, et on peut affirmer que le problème des loisirs n'existe pas du XVI^e au XVIII^e siècle. La campagne avait créé ses propres loisirs, associés d'abord au culte antique du soleil, de l'été ou des divinités céréalières, fêtes liées aux travaux des champs, que l'Église a sanctifiées. Les villageois célébraient ainsi la fête de la mois-

¹¹ Sur la sorcellerie, voir l'ouvrage d'Etienne Delcambre, *Les Jeteurs de sort notamment dans l'ancienne Lorraine* (Nancy, Société d'Archéologie lorraine, 1950), 288 p.

¹² Albert Dauzat, *Le Village et le paysan de France* (Paris, Gallimard, [1941]), 193-194.

son, la fête des vendanges, la fête du solstice d'été, dont le symbole est le feu de joie, devenue depuis l'ère chrétienne la fête de la Saint-Jean, la fête du solstice d'hiver appelée le « cycle des douze jours », que nous appelons au Canada français « les fêtes », et que l'Église a intégrée entre Noël et l'Épiphanie. Célébration encore des grandes étapes de la vie, naissance, mariage et mort, qu'on appelle les trois saisons, fêtes patronales, fêtes de chaque village, et bien d'autres encore.

Toutes ces fêtes, précédées d'une messe solennelle, d'une procession voire même d'un pèlerinage, sont accompagnées de repas plantureux, suivis de jeux et de danses. Tout le village y participe, le curé en tête, les vieillards et les notables aux premières places.¹³ Pendant la morte saison enfin, la coutume des veillées est générale. Cette coutume s'explique par le besoin social de « rompre l'isolement », de donner libre cours à son exubérance et à son entrain, mais aussi par la nécessité de joindre l'utile à l'agréable, puisque les femmes filent ou tricotent pendant que les hommes chantent ou racontent, excellent moyen au surplus de partager le bois et la chandelle. Ces veillées portent des noms divers selon les régions ou les provinces, sérées en Poitou, fileries en Bretagne, escraignes en Bourgogne.¹⁴ Veillées d'hiver, hauts lieux de la tradition orale.

Le paysan d'ancien régime est toujours, il ne faut pas l'oublier, un chrétien, qui croit en Dieu, qui pratique son culte, catholique ou protestant. La campagne française avant le XIX^e siècle ne recèle ni libertins ni athées. De la naissance à la mort, la religion est associée aux hommes. C'est l'air même qu'on respire depuis plus de mille ans, une atmosphère dans laquelle l'homme passe sa vie privée, publique ou professionnelle, collective et quotidienne. La religion et l'Église sont mêlées à tout, sont établies en plein cœur de la vie.¹⁵ Et à la foi chrétienne est jointe la foi monarchique, foi inébranlable jusqu'à juin 1791, foi au lointain roi protecteur des humbles, des pauvres ruraux, foi en

¹³ Noël Du Fail, *Propos rustiques* (Paris, Bossard, 1921), 17-18.

¹⁴ Abel Lefranc, *La Vie quotidienne au temps de la Renaissance* (Paris, Hachette, 1938), 224-226.

¹⁵ Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais* (Paris, Albin Michel), 362-380.

la bonté royale, confiance abusée tant qu'on voudra, mais foi profonde, indéfectible, appuyée sur la croyance religieuse dans le pouvoir thaumaturge du roi de France. Le caractère sacré de la royauté était cette foi politique au roi, qui non seulement guérit, mais dirige l'Église de France, nomme aux évêchés et aux abbayes.¹⁶

*

* *

Voilà bien sommairement esquissés quelques traits de la mentalité paysanne de l'ancien régime, des trois derniers siècles de la monarchie, siècles qui sont aussi les derniers de la vieille civilisation agraire occidentale. Il y a là plus qu'une simple coïncidence. Derniers siècles qui coïncident cependant avec les premiers siècles d'une autre civilisation agraire, transportée en Nouvelle-France. L'immigrant français du XVII^e siècle a apporté en Amérique son univers mental, ses habitudes d'esprit, ses croyances fondamentales, issues de la double civilisation agraire et chrétienne, qui s'est implantée intégralement et qui a vécu jusqu'au deuxième quart du XX^e siècle au Canada français, brisée avec cent ans de retard par la même révolution industrielle. L'habitant canadien possédait le même culte de la tradition, le même esprit de ténacité et de résistance au découragement, partageait un sentiment analogue d'insécurité, en proie à la peur réelle de l'Iroquois ou de l'Anglais et aux mêmes peurs imaginaires des feux-follets ou des revenants, jouissait de la même gaité et s'amusait suivant des formes identiques, aux mêmes moments de la vie ou de l'année que son ancêtre de France. Baptiste pratiquait la même religion, qui l'encadrait solidement, vouait le même culte à un roi guère plus éloigné de lui que s'il fût demeuré dans la vieille province française.

CLAUDE GALARNEAU,
Université Laval.

¹⁶ G. Duby et R. Mandrou, *Histoire de la civilisation française* (Paris, Colin, 1958) I: 269-270. Sur le pouvoir miraculaire, voir: Marc Bloch, *Les Rois thaumaturges* (Strasbourg, Istra, 1924).